
**Pascale Bognini-Centène, *Stendhal lecteur des
fictions du XVIII^e siècle***

Michel Arrous



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1880>

DOI : [10.4000/studifrancesi.1880](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1880)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 381-382

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Pascale Bognini-Centène, *Stendhal lecteur des fictions du XVIII^e siècle* », *Studi Francesi* [En ligne], 173 (LVIII | II) | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 18 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1880> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1880>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Pascale Bolognini-Centène, *Stendhal lecteur des fictions du XVIII^e siècle*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

PASCALE BOLOGNINI-CENTÈNE, *Stendhal lecteur des fictions du XVIII^e siècle*, Paris, Eurédit, 2012, pp. 453.

- 1 Stendhal s'est nourri de la littérature du XVIII^e siècle qui le fascinait et avait ses préférences. Depuis Valéry qui a dit que «Beyle tenait heureusement du siècle où il naquit l'inestimable don de la vivacité» et qui a relevé sa proximité avec Diderot et Beaumarchais, depuis Thibaudet qui le voyait en héritier lointain des Lumières, les études sur Stendhal lecteur assidu du XVIII^e siècle se sont multipliées, sous la forme d'ouvrages sur ses rapports avec certains auteurs (Vauvenargues, Rousseau, Helvétius, les Idéologues) ou d'articles sur l'influence qu'ils ont eue sur les créations du romancier (Fénelon, Voltaire, Marivaux, etc.). Soutenue en 2003, cette thèse est une étude bien documentée, parfois au risque de ne pas assez se déprendre des travaux antérieurs, qui éclaire les rapports de Stendhal avec le siècle des Lumières, en se limitant à un corpus de romanciers établi d'après les indications de Stendhal. Mais Pascale Bolognini-Centène ne s'interdit pas de nombreux coups de sonde du côté du théâtre, des mémoires et des récits de voyage.
- 2 Est d'abord prêtée à Stendhal une définition extensive du XVIII^e siècle littéraire, de *La Princesse de Clèves* aux romans de Mme de Duras, et jusqu'à *Hernani*! Si cette chronologie est discutable, l'interprétation du siècle comme «laboratoire de maturation des formes romanesques» l'est heureusement beaucoup plus. Pour Stendhal, les œuvres du XVIII^e constituent une littérature récente et moderne à laquelle il restera fidèle. Le principal intérêt de la première partie – «Le XVIII^e siècle de Stendhal» – réside dans les pages sur Rousseau et Laclos (I, 3) qui permettent à l'auteur de revenir sur la personnalité de Stendhal tiraillé entre sa passion pour *La Nouvelle Héloïse* et sa fascination pour *Les*

Liaisons dangereuses. Dans le cas de Rousseau, le processus de «dérousseauisation» n'est pas suffisamment pris en compte; néanmoins, le rôle du modèle rousseauiste dans la *Vie de Henry Brulard* est opportunément rappelé: «Il en vient à recomposer ses souvenirs d'enfance à la lumière de l'hypotexte que représentent pour lui les *Confessions*» (p. 86). Dans l'autobiographie de Brulard, les moments clefs de l'enfance seraient «recomposés» afin de «renforcer les ressemblances entre sa vie et celle de Rousseau» (p. 94), modèle tantôt admiré, tantôt dénigré (ajoutons que la question a été reprise dans *Parcours autobiographiques: Stendhal lecteur de Rousseau*, HB n. 17, 2013). À son tour, P. Bolognini-Centène part à la recherche des *Liaisons dangereuses* qui ont toujours passionné Stendhal, lequel n'a pas peu contribué au mythe ou au mystère du roman en ne livrant pas toutes ses sources. On aurait affaire à un Stendhal «plus retors et plus malicieux» que le croient les critiques. Le prouverait l'épisode des «noix confites» offertes au jeune Beyle par Mme de Montmaur, le modèle de la marquise de Merteuil qui, malgré son âge avancé, n'avait rien perdu de ses habitudes libertines. Laissons aux amateurs de cette friandise grenobloise le plaisir d'en découvrir la saveur érotique.

- 3 Dans la deuxième partie – «Réécrire le XVIII^e siècle», pp. 107-210 – est examiné le travail de réécriture entrepris par Stendhal qui, on l'a souvent dit, aurait poussé l'intertextualité «à la limite du plagiat». Tous ses personnages étant des lecteurs assidus du XVIII^e, P. Bolognini-Centène s'est efforcée de répertorier leurs lectures: comme Julien, Mathilde fréquente les bibliothèques mais ne se contente pas de lire les contes de Voltaire puisqu'il lui arrive, mais P. Bolognini-Centène ne l'a pas remarqué, de pratiquer les libertins. L'étude du travail d'imitation est menée à partir des exemples tout à fait probants de Mme de La Fayette, de Montesquieu, Voltaire et Beaumarchais, et bien moins dans le cas de Mme de Duras car est cité, d'après l'édition de Denise Virieux (1971), *Olivier ou le Secret*, texte dont Stendhal n'a pu avoir qu'une connaissance indirecte. Aurait pu être signalée l'influence d'*Édouard* sur *Le Rouge et le Noir* (les amours impossibles d'un roturier et d'une duchesse). Aux similitudes entre les personnages des romans du XVIII^e siècle et ceux de Stendhal s'ajoutent les similitudes des situations, c'est par exemple le cas de *Féder* et de la *Chartreuse* où l'on retrouve des scènes héritées de Mme de Lafayette. Contrairement à ce qu'affirme pp. 142-144 P. Bolognini-Centène, qui aurait dû lire plus attentivement l'édition par Michel Crouzet des *Romans abandonnés*, ce n'est pas un passage de *Gil Blas* que Stendhal transpose dans *Le Chevalier de Saint-Ismier*, mais un épisode du *Toledan* (1654). Un bon exemple du parallélisme des situations est donné avec la scène d'accouchement imprévu dans *Lucien Leuwen* dont Stendhal a trouvé les ingrédients dans *Le Siège de Calais* de Mme de Tencin. Stendhal garde en mémoire les contes de Voltaire, le théâtre de Beaumarchais (dans le *Rouge*), et bien sûr Laclos (dans *Lamiel*, particulièrement) auquel il emprunte des situations ou qu'il met à contribution en imaginant des contextes rappelant celui des *Liaisons* (pp. 152-153), mais aussi *Jacques le fataliste* (p. 157). Aux nombreuses scènes imaginées ou inspirées du XVIII^e s'ajoutent les modes de narration et les schémas narratifs pratiqués à cette époque, en particulier par Diderot, par les romanciers picaresques, et même par les romanciers libertins comme Crébillon et Duclos. On retrouve dans la fiction stendhalienne une bonne part de l'esthétique du XVIII^e: Stendhal en exploite le langage amoureux et le lexique théâtral, il reprend ses *leitmotive* (l'hypocrisie mondaine, le salon transformé en scène, les rapports amoureux). Le «théoricien du style naturel» (p. 198) qu'est Stendhal se démarque complètement des tendances de son époque. Mais ces appréciations se limitent à quelques traits du style ou du ton de Stendhal qui n'est pas véritablement défini. De plus, une étude précise des champs lexicaux aurait été la bienvenue.

- 4 La dernière partie – «L'Esprit du XVIII^e siècle» (pp. 213-333) – témoigne d'investigations moins personnelles, particulièrement sur la question religieuse ou la position de Stendhal devant la religion, sur la présence et le rôle de la religion dans ses romans. Des considérations sur la chasse au bonheur et à l'amour (pp. 269-289), il ressort que Stendhal reprend les principes et la nomenclature de Crébillon, tout en transformant quelque peu les théories des libertins. Suivent d'heureuses remarques sur l'élaboration des personnages féminins «modelée sur certaines figures romanesques du XVIII^e siècle» (la Mme de T. de *Point de lendemain*, la marquise de Merteuil, la Pauline des *Malheurs de l'amour* de Mme de Tencin), par exemple l'héroïne vertueuse et dévouée ou la femme libre et déterminée, avec cette différence que Stendhal n'opposerait pas ces deux représentations. Par ailleurs, il lui arrive de prendre de la distance avec le XVIII^e, dans sa vision de l'amour ou dans son interprétation du mariage.
- 5 P. Bolognini-Centène peut conclure sur un apparent paradoxe: alors que «Stendhal est généralement considéré comme un écrivain du XIX^e siècle [...], il apparaît tourné vers le siècle des Lumières et conserve pour de multiples raisons, un ancrage profond dans le passé». Passons sur quelques idées reçues (Stendhal déiste) et quelques approximations méthodologiques: supposé limité aux romans et nouvelles (les *Chroniques italiennes* sont quasiment ignorées), le corpus inclut les écrits intimes et autobiographiques, les *Mémoires d'un touriste*, voire *De l'Amour* (dette de Stendhal à l'égard de Chamfort, auquel serait empruntée la notion de cristallisation, de Cabanis et de Destutt de Tracy); contrairement à ce qu'annonce le titre, plusieurs pages, certes bien informées, sont consacrées au théâtre (mais Regnard et Collé sont trop rapidement mentionnés), aux moralistes, aux philosophes, etc.; enfin, signalons des longueurs (sur la genèse des *Liaisons dangereuses*) et, dues au mode d'exposition, de trop nombreuses répétitions qui alourdissent la démonstration. Dans cet inventaire des sources de Stendhal, bien souvent est escamotée l'analyse ou l'interprétation qu'il a donnée d'œuvres sans cesse relues; il arrive aussi que la recension pêche par trop de rapidité – c'est le cas avec Sade (la préface des *Cenci* est à peine évoquée) – ou faute d'une lecture précise des œuvres – c'est le cas avec Helvétius. Quelques-uns des aspects de ce qu'on pourrait appeler le «côté XVIII^e siècle» de Stendhal auraient mérité plus d'attention, particulièrement l'ironie, l'art de la conversation, la théâtralité ou la dramatisation de certaines scènes et, enfin, le ton du roman stendhalien. Faiblesses qui n'entachent que superficiellement ce travail fort utile.